

TOUS LES SPORTS MONOLOGUE

(Ce monologue est prêt à une minute de jeu de scène. Nous indiquons quelques-uns laissant les autres à l'inspiration de la personne qui le débitera.)

L'histoire de mes fiançailles ? Très curieuse l'histoire de mes fiançailles... très "particulier" comme disent nos "américains" les Anglais, mais aux quels nous devons, avec le mot "Sport", le culte de ce nouveau dieu de notre xix siècle.

Ce que j'y ai sacrifié moi-même ? Ce que j'ai sacrifié d'occasions... (S'adressant à un ton de reproche.) "Eh ! mademoiselle ! quel euphémisme !... Que penseraient les membres du Sporting Club s'ils étaient cette comparaison "Globe de Pendule" ? (Riant.) "Et de rester, le fumer des cigarettes, le pétrole des automobiles, en fait d'odeurs sont plutôt... pas suaves... Ce fèrent, pourtant, ces parfums-là qui embaumèrent l'odeur de mes fiançailles, ces fiançailles qui... Ces fiançailles que... Mais avant de vous en conter les péripéties, je me présente à vous. (Saluant avec cérémonie.)

Vingt ans, santé florissante, physique... risquée agréable... Grosse dot, fille unique, laissée libre d'agir selon ses caprices... (Avec une tristesse dans la voix.) "J'ai perdu maman toute gosse... (S'arrêta brusquement, une pointe de gaieté revenue.) Ce que c'est d'avoir cherché à parler l'argot spécial du sport !... Papa ne me contraria jamais. Il me gâta beaucoup, papa, puis il est occupé... (Mimant le geste.) Dans les affaires jusqu'à ce que... Néanmoins il a tenu à ce que j'eusse une éducation... (Ton de circonstance.) à la hauteur... J'ai fréquenté les cours les plus chics de Paris... (Complaisant sur ses doigts.) Cours d'équitation, cours de bicyclette, cours de gymnastique, cours de danse, cours de natation, cours de patinage, cours d'écriture, cours de... (Urbainement.) "Ah ! j'oubliais... (Très vite.) Cours de français, de littérature, de sciences, de musique... L'accès soire enfin l'important pour la jeunesse moderne, n'est-ce pas d'exceller dans les sports, dans tous les sports ?

Changeant de ton. Il existe encore cependant quelques rares échantillons de jeunes gens sérieux et travailleurs, qui poursuivent un but différent, Jacques, par exemple, le fils de ma tout aimable marraine. Ungarop absolument ma-boul, affirmant mes "copains du dernier balou... (S'adressant cette phrase avec affection.) Au lieu de soulever des poids et des haltères à l'instar des héros de la foire, il emploie ses bras à... écrire. Le seul effort qu'il leur impose c'est de transporter des livres. Encore si c'était pour développer ses biceps !... (Avec une fâcheuse indignation.) Non ! il n'a qu'un dessein : Potasser.

Mystérieux. Devinez à quel concours il vient d'arriver son premier ? Quel prix il a décroché ? Une chaîne à la Sorbonne...

Confidamment. Il rêvait une autre conquête, l'amie Jacques, celle de certaine petite personne de mon intime connaissance. Seulement... Voilà le cheveu... (Toux discrète. Hem ! Hem !) "seulement Jacques, qui possède toutes les qualités physiques, intellectuelles, et morales, capables de séduire une femme, n'est pas sport... Oh ! mais la pas sport de tout ! Et la belle que voici... (Elle fait une révérence gamine.) "suscitait émanée de ses cours... variée, consistant à utiliser les talents acquis au prix de tant d'or paternel, était jetée à corps perdu dans le monde (Accent anglais comme un ouaté.) où on footingue, où on hantingue, où on cruingue, où on rindingue, où on ruingue (Accent de plus en plus, ou prononcer réingue.) où on cam pingue, où on steepie-chasing, où on skatingue, où on tiouringue... ouff ! Presser le débit à mesure que l'on avance dans l'énumération, jusqu'à perdre haleine, où on marche, ou court, ou pédale, ou chafite, ou saute, ou trotte, ou galope, ou vole, à pied, à cheval, en bateau, en cycle, en motocycle, en cab, en voiturette, en sleeping-car, en auto, en tandem, en traineau, en scooter... (Brisque arrêt en riant.) Je vais tout de même trop vite, on y viendra peut-être, mais nous n'en sommes encore qu'à l'acrobatie !

Un peu déceint de sa milieu d'une pareille agitation, ne pouvant compter ses papa pour appuyer mes expériences, — on

fait de performances papa ne pratique que le soccer de la Hour... "J'avais résolu d'épouser un champion... "Avec emphase." un Champion de Tous les Sports !

Ce champion de mes vœux, le hasard favorable me le fit rencontrer à un match de tennis. "Bobby, votre partenaire", me dit-on, en me désignant celui à qui je devais lancer les balles. Dès que j'aperçus en face de moi ce torse aux épaules arrondies par l'usage de la béane, ces jambes et ces bras aux muscles trop saillants, ce menton glabre, ces traits osseux, ce teint basané, ce nez maigre tendu de nerfs en cordes de violon, je reconnus le Bobby qui figure sur les couvertures des journaux illustrés, grimpé sur tant de machines différentes, et je m'écriai intérieurement : "Celui-là sera mon mari !". Le coup de foudre, quoi !

Il était donc bien beau ? M'ob-jectez-vous ? Ma foi, je l'ignore, n'ayant jamais entrevu le haut de son visage autrement qu'ombragé par la visière des osseuses "ad hoc", ses yeux que derrière les verres du parfait obafleur !

D'une intelligence transcendante alors ! Les mots qu'il prononça : "Play ! Ready ! Out !". Il me permit d'apprécier le degré de l'apprécier... Mais... C'était un champion ! le Champion ! (Prononçant champion avec emphase.) De plus... (Orgueilleusement.) je ne manquai aucune des balles qu'il servit, et il servait... (Geste approprié.) avec un chic.

Le match dura deux jours. Au dixième jeu — pour rendions des points à nos adversaires — Bobby m'interpella : "Si nous étions toujours partenaires, nous gagnerions tous les matches, ne pensez-vous pas ? (Accent anglais.) Je répondis dans la même langue franco-britanno-télégraphique : "Je pense assés. — Voulez-vous être un partenaire pour les matches et pour le mariage ?... Yes, je veux."

Ces phrases doivent être prononcées avec l'accent anglais, les dents serrées.

Bref nos galettes s'accordant comme nos raquettes, — c'est extraordinaire ce que le sport dévore de galette... (Cette phrase en aparté.) nous nous sommes fiancés. Bobby — entre nous il répond au nom bien... empruntions une de ses expressions, bien française, mais bien "coco" de Batiyas — Bobby doit, avec mon assentiment rem-plaçait l'anneau traditionnel par une 70 chevaux de course. Vous savez, ces voitures en forme de cerceau où on a l'air de mener son propre corbillard ! Forme tout indiquée pour véhiculer deux amoureux... (Moue expressive.) "Il est vrai qu'amour nous nous létons à la façon des gens qui n'ont pas, qui n'auront jamais le temps de l'être. Le programme de nos futures journées vous en convaincra.

Lever à six heures du matin, tub, culture physique. Cent dix mouvements rationnels et combinés de "Sandow's exerciser". Donche froide, gymnastique suédoise et autre. S'habiller dans le plus grand ordre, pédaler pendant une vingtaine de kilomètres, rentrer endosser rapidement un costume de cheval, galoper un ou deux par sang, changer de monture... Polo jusqu'à midi et demi. Déjeuner, plus vite qu'un buffet d'un chemin de fer... se couvrir de peaux de bêtes, tels les enfants de Caïn, et teuff ! teuff ! se précipiter en auto, vers quelque piste de golf, quelque course-ootoury, quelque rally... Ajoutez à cet horaire chargé le yachting en été, la chasse en automne, le skis et le patinage en hiver, le foot ball pour monsieur, le boston pour madame, quelles minutes restent-elles à perdre en bagatelles ?

Je fis, pendant la cour, l'apprentissage de ce que serait mon existence une fois mariée. Eh bien !... (Confidamment.) "J'étais déjà... fourbe. Elle se passa, notre cour, dans l'a-tour à sarcophage. Nous n'avions pas besoin, allez ! de chaperon pour réfréner nos épanchements ! les mains de Bobby rivées au volant songeait bien à presser les miennes ! Si notre cœur battait, c'était sous l'influence du vent qui nous coupait la respiration ; si nous soupirions, c'est que nous étions, "vanés" Assour-dis par le bruit, rendus aphones par la poussière et aveuglés par nos lunettes, nous n'étions plus l'un pour l'autre que des chauffeurs s'entraînant pour la Coupe du Circuit... Vous rappelez-vous Circuit qui sema tant de victimes sur sa course ? Bobby m'a-vait persuadé que ce serait une gloire suprême de pouvoir imprimer sur nos lettres de faire-part : Gagnants du Circuit. Et nous chahutons... nous chahutons... Il s'en est fallu de bien peu que nos portraits, en toilettes de noces, ne remplaçassent celui du célibataire Bobby aux pages vedettes des journaux illustrés !... Ayant dépassé tous nos concurrents nous filions avec une vitesse de cent à l'heure vers la poste d'arrivée... et vers le mariage... quand crac... (Ton

et gestes gravocheux.) V'ia les passés qui gravent tous quatre à la fois ; l'auto bondit comme une jeune chèvre !

Je fus projetée sur la route en piteux état, la jambe brisée. Bobby, lui, à peine déplaçé, n'avait pas l'air de souffrir... J'agressai quelle consolation j'éprouvai dans ma détresse quand, presque évanouie, râlant de douleur, je vis le tendre Baby les sautant à bas de la voiture s'empresser de... se récrier l'état de ses panes... ce Quel baume ce fut pour mes blessures que d'entendre ce cri touchant : "Oh oombien ! sortant du cœur de mon fiancé : Quelle sapristi de gaigne ! La coupe est finichée !"

Comment j'ai été relevée par Jacques qui, bien navré inquiet aussi pauvre garçon, s'était posté sur mon passage... Comment celui-ci me porta chez sa mère où je fus soignée par une excellente marraine et par lui avec un dévouement infatigable. Comment mon cher Jacques, afin de m'aider à endurer l'ennui éternel d'une immobilité forcée, se condamnait à demeurer près de ma chaise longue, s'ingéniant à me distraire par le choix des livres dont il me faisait la lecture à haute voix, par le charme de sa conversation, par ses attentions délicates... tout cela me paraît un rêve, un bien doux rêve succédant à une crise de folie... Lorsque Bobby, ayant fait réparer ses panes, vint s'installer de mon état, je lui appris que ma jambe conserverait de la raideur... Et il est cette phrase vraiment touchante : "Ah bien ! mince de la déveine ! La panne définitive ! Finis les raids !"

Oui, Bobby, fois les raids avec vous... Mais j'ai choisi un autre compagnon, un bras déquel, joyeuse et confiante, je pars pour la course de la vie ! Cette fois l'amour conduit la randonnée, et le record que mon cher mari et moi sommes sûrs de battre — n'est-ce pas, Jacques ? — c'est celui du bonheur en ménage...

L'OPIUM ET LES POÈTES ANGLAIS A PROPOS D'ULLMO

Vers la fin du siècle dernier, l'Angleterre souffrait d'un mal singulier, qu'elle devait sans doute à ses relations assidues avec les Indes. L'habitude de manger de l'opium s'était insinuée dans plusieurs villes et jus-qu'au fond des campagnes, mi-rant les corps et les âmes du paysan comme du poète, du fau-bourien comme de l'orateur ou de l'homme d'église. Coleridge, Quincey, lord Erskine, le très-pieux William Wilberforce, plusieurs autres personnages consi-dérables, avaient succombé à la tentation, et s'il est vrai qu'une douzaine ou deux d'hommes cé-lèbres ou connus ce soit peu de choses dans un grand peuple au point de vue arithmétique, il n'est pas moins vrai que c'est pourtant beaucoup lorsqu'il s'agit d'un mauvais exemple à donner et d'un vice nouveau à introduire.

Dans la masse anonyme de la nation, les ravages semblent s'être localisés en vertu de règles qui nous échappent. Il était naturel que Londres, en perpétuelle communication, par son port, avec l'Inde et la Chine, fut d'abord contaminé, et nous en croyons là-dessus le témoignage de Quincey, bien que ce doux endormi doive être suspect d'al-térer la vérité, à cause de son vice, car c'est l'une des sanctions physiologiques attachées à l'abus de l'opium. Quincey écrivait en 1822 : "Trois honorables dro-guistes de Londres — dans des quartiers très différents — aux- quels j'ai acheté par hasard, ces temps derniers, un peu d'opium, m'ont assuré que le nombre des mangeurs d'opium était actuelle-ment immense, et qu'il ne se pas-sait pas de jour qu'eux, les dro-guistes, n'éprouvassent toutes sortes d'ennuis et de tracas dus à la difficulté de distinguer les per-sonnes auxquelles l'habitude rend l'opium nécessaire de celles qui en achètent pour se suicider."

De ces victimes du puissant poison oriental, l'une au moins n'a jamais rien su de son erreur. Thomas de Quincey s'en est plutôt réjoui. Il se repentait par instants, lorsqu'il souffrait trop et qu'il avait peur de ce que lui réservait le lendemain. La crise passée, il se faisait l'historiographe com-plaisant des effets de l'opium sur

l'âme humaine, et il ne s'est ja-mais lassé de les analyser, de les décrire par le menu avec une précision qui donne beaucoup de prix à ses récits, et non pas seule-ment dans ses fameuses "Con-fessions d'un mangeur d'opium", mais dans cent endroits de ses œuvres, de ses lettres, de son "Journal", de ses notes inédites.

Il prétend aussi avoir oui dire à plusieurs manufacturiers de Manchester, entre 1810 et 1820, que l'opio-phagie faisait des progrès rapides parmi leurs ouvriers, au point que le samedi soir, les comptoirs des droguistes étaient couverts de pilules toutes prépa-rées, contenant de un à trois grains, selon les goûts et les be-soins des clients. Est-ce bien exact ? Quincey inclinait à gros-sir les rangs de la confrérie dont il se proclamait fièrement "le pape". Mais voici qui ne saurait être suspect. L'un de ses con-temporains, Thomas Hobd, l'au-teur de la "Chanson de la Chemi-se", dit dans ses "Souvenirs" : "J'ai été extrêmement surpris de découvrir, en visitant le Nortolk, que l'opium... sous forme de pilules était d'un usage tout à fait habituel parmi les classes infé-rieures, dans le voisinage des marais."

Les mangeurs d'opium et les morphinomanes obéissent à une loi commune. "Tout organisme... qui a reçu pendant quelque temps de la morphine éprouve le besoin d'en recevoir à doses croissantes : c'est un besoin so-matique... Il n'est pas un hom-me, croyons-nous, quelque bien trempé qu'il soit, quelque lettré, quelque énergique qu'il soit, qui puisse faire une exception à cette règle." Quincey moins que tout autre : il n'avait jamais été "bien trempé". En 1804, il prenait de l'opium toutes les trois semaines. En 1812, il en prenait toutes les semaines ; en 1813, tous les jours. Il l'absorbait à présent sous forme de laudanum, à cause, dit-il, que l'action est plus rapide, et il en était arrivé à "dix ou douze mille gouttes", soit plusieurs verres à bordeaux, dans sa journée. En 1816, il diminua la dose en l'hyp-nose de son mariage avec une charmante fille du voisinage, la douce Marguerite, qu'il adora et rendit très malheureuse ; mais il retourna presque aussitôt à son vomissement, comme dit la Bi-blie, et voici ce qu'il était devenu en 1817 :

Un voile épais s'était étendu sur son intelligence. Les mati-riaux de son grand ouvrage gé-riaient dans un tiroir, abandonnés, inutiles, souvenirs humiliants et amers des vagues espoirs de sa première jeunesse. Kant et Schelling étaient relégués sur leur rayon ; il ne les comprenait plus. Tout travail était "odieux à son cœur", tout effort d'atten-tion impossible à son cerveau. C'était presque de l'imbécillité, sauf sur un point, un seul : son sens moral ne fut jamais obscurci. Il vit toujours très nettement ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire, bien que cela n'eût plus au-cune influence sur sa conduite. La conscience avait gardé son activité, elle avait même redoublé d'acuité ; la volonté, supplice ef-froyable, était devenue inerte ; elle était éteinte, annihilée. Quincey se compare, pendant cette descente aux enfers, à un paraly-tique qui voit entrer les assassins de ceux qu'il aime et ne peut faire un mouvement pour les se-courir. Des angoisses impossibles à décrire le déchirent : "Il donnerait sa vie pour pouvoir se lever et marcher" ; mais il ne bouge pas, ne bougera pas, ne fera même pas un effort pour bouger.

Astour de lui, son bonheur s'é-croulait. Sa petite fortune avait fondu, par générosité d'abord — il avait donné 300 livres sterling, anonymement, à Coleridge — et puis par désordre et incurie ; il n'était plus en état d'écrire une lettre ni de s'occuper d'une affaire. Sa misère était entrée dans la maison, et les enfants ar-rivaient. Quincey les voyait pâ-lir, il voyait sa femme s'épuiser, et son cœur saignait, mais il était le paralytique qui "ne peut pas". Il n'était plus question de "béatitudes" pour compenser ces tortures et cette dégradation. L'opium avait perdu ses vertus "divines". Plus de "débauches intellectuelles", plus de voluptés inédites, rien qu'un torpeur stu-pide et d'horribles tourments. Eveillé, les hallucinations l'obsé-daient ; endormi, il avait des rêves terrifiants : "La nuit, quand j'étais éveillé dans mon lit, d'interminables, pompes et funèbres processions défilaient continuellement devant mes yeux, déroulant des histoires qui ne fi-nissaient jamais et qui étaient aussi tristes, aussi solennelles, que les légendes antiques d'avant (Edipe et Priam)." Il s'assoupis-sait et c'était alors "comme si un théâtre s'ouvrait et s'éclairait su-bitement dans son cerveau." La nuit se passait en "représenta-tions d'une splendeur supraterrê-tre", qu'accompagnaient "une angoisse profonde et une noire mélancolie... Il me semblait chaque nuit — non pas métaphori-quement, mais à la lettre, — des-cendre dans des gouffres et des abîmes sans lumière au delà de

l'enceinte de pouvoir jamais remonter. Et je n'avais pas, quand je me réveillais, le sentiment d'être remonté." Pourquoi m'appesantir sur ces choses ? Il est impos-sible de donner avec des mots une idée, même éloignée, de l'état de sombre tristesse, de déses-pérance voisine de l'antéchristisme, qui accompagnait ces spec-tacles somptueux. Les notions d'espace et de durée avaient subi de puissantes déformations. "Mo-numents et paysages prirent des formes trop vastes pour ne pas être une douleur pour l'œil hu-main. L'espace s'enfla, pour ainsi dire à l'infini. Mais l'ex-pansion du temps devint une an-goisse encore plus vive : les sen-timents et les idées qui remplis-saient la durée d'une nuit repré-sentaient pour moi la valeur d'un siècle."

Il raconte quelques uns de ses rêves et leur progression dans l'angoissant et l'effrayant. Au commencement, il vit des archi-tectures monstrueuses et vivan-tes, qui grandissaient sans fin et se reproduisaient sans fin, chaos d'édifices mouvants dont les mas-ses "sans repos" s'élançaient vers les cieux et se précipitaient dans des abîmes sans fond. Des lacs "argentés" leur succédèrent, ac-compagnés de maux de tête qui se prolongèrent aussi longtemps que l'eau fut "élément obsédant" de ses rêves. "Les eaux changèrent graduellement de caractère : les lacs transparents, brillants comme des miroirs, devinrent des mers et des océans. Et alors se produisit une métamorphose redoutable, qui se déroula comme un rouleau lentement déroulé." Quincey connut ce qu'il appelle "la tyrannie de la face humaine," et ses précédents cauchemars n'é-taient que jeux riants auprès de ce supplice. "Alors, sur les eaux mouvantes de l'Océan commença à se montrer le visage de l'hom-me : la mer m'apparut pavée d'innombrables têtes tournées vers le ciel ; des visages furieux, suppliants, désespérés, se mirent à danser à la surface, par milliers, par myriades, par générations, par siècles ; mon agitation devint infinie et mon esprit bondit et roula comme les lames de l'O-céan."

Ensuite vinrent les rêves orien-taux, évoqués par le souvenir d'un Malais en turban et costume oriental, qui avait frappé un soir à sa porte, dans la solitude de Grasmere, et avait avalé goulé-ment un morceau d'opium "à tuer une demi-douzaine de dragons, avec leurs cheveux", après quoi il avait poursuivi sa route comme si de rien n'était, et l'on n'avait plus entendu parler de lui. La face de cet étrange visiteur fut une de celles qui "ty-rannisaient" le plus cruellement les rêves de Quincey. Elle se multipliait à l'infini ; elle était le vaste grouillement humain de l'Inde et de la Chine, de l'Asie entière, de l'immense Orient, "officina gentium" aux "religions monumentales, cruelles et compliquées", aux sentiments in-déchiffrables pour l'homme de l'Occident. Quincey avait tou-jours abominé les mœurs et les modes de pensée de l'Extrême-Orient. "J'aimerais mieux, di-sait-il, vivre avec des brutes ou des fous qu'avec des Chinois." L'obsession — elle dura plusieurs mois — des rêves "d'imagerie orientale" lui causa "une hor-reur inimaginable" ; elle fut le point culminant de son sup-plice...

L'origine des mots célèbres

D'où viennent les "mots" cé-lèbres, les expressions proverbes qu'aiment à citer écrivains et orateurs, et dont nous nous plai-sions à émailler nos conversa-tions ? Il y en a de sobres et de solennels, de spirituels et de bi-zarres ; il y en a même dont le sens est à ce qu'ils n'ont à peu près aucun sens. Tous ont une histoire que, très souvent, nous avons oubliée, si nous l'avons jamais eue. Remontons à l'origi-ne, plus ou moins lointaine, de quelques-uns de ces "mots" graves ou plaisants.

Voilà les bêtises qui recommencent !

Paroles de Magloire, dans les "Pitales du diable", oeuvre de Ferdinand Laloue, Anicet Bour-gois et Laurent (1839).

C'est ma tête que vous me demandez là !

Mot qui échappa à Pierre Choppard, que l'on pressa de confesser son crime, dans le "Courrier de Lyon", de Moreau, Girardin et Descaour (Acte III, 6e Tableau).

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Le mot est de Bivarol qui l'avait pris, dit-on, d'un auteur arabe.

Cet animal est très méchant : quand on l'attaque il se défend

Vers tirés de la "Ménagerie", chanson parodie de Théodore P.-K., musique d'Edmond Lhuillier (1868).

Légende Bretonne.

Debout sur la falaise aride, Johannah regardait la mer. Ses doigts, bruns par le soleil, tenaient encore une fleur qu'il lui avait offerte en lui disant adieu.

"Il" était parti, le fiancé de la jolie fille, parti pour de longs mois ; et Johannah, le cœur brisé, les yeux remplis de larmes, suivait le navire qui lançait dans les airs un tourbillon de fumée rose et noire et laissait derrière lui une lumineuse traînée... La nuit la surprit là, toujours immobile.

"Console-toi, murmura la brise en se jouant dans ses cheveux ; console-toi, chantait la mouette en l'éclairant de son vol rapide et lé-ger ; console-toi, clapotait la vague qui venait se blaser et mourir à ses pieds..."

Mais, sourde au chant de la na-ture entière, indifférente au scintil-lement d'un pâle rayon, Johannah pleurait toujours.

Elle reprit le chemin de la cabane où son vieux père l'attendait ; il ne la gronda pas de sa longue ab-sence ; car il avait aimé, lui aussi, le bon Pierre, et il se souvenait qu'autrefois sa Jeannette le regardait partir ainsi.

"Console-toi, disait l'ancien pi-lote à sa fille console-toi, murmu-raient les adorateurs de la belle enfant ; mais, insensible aux prières de son vieux père, sourde aux applications des beaux gazs de l'endroit, Johannah pleurait tou-jours..."

Elle vaquait aux soins du ména-ge, parfois souriait à ses compagnes préférées.

Le dimanche, elle se parait de ses beaux atours de Bretonne, et jamais coiffe coquette n'éclairait plus frais minois, jamais croix d'or ne brillait sur une poitrine plus rose et plus ferme, jamais anneaux de Ploërmel n'ornaient plus jolies doigts. Mais à l'heure de la danse, Johannah rêvait : ses allées vers la mer, elle brisait sous ses pieds les coquillages de la grève, inter-rompant l'horizon... Et sa vague plaintive, le bruit des galets, le si-fiffement éloigné d'une chaloupe, la faisaient tressaillir.

Quand les couples attardés reve-naient au bamez, ils entendaient toujours les sanglots de la jeune fille. Loin des regards, loin du vil-lage, et malgré le retour du prin-temps, Johannah pleurait toujours.

Un jour vint, pourtant, où Johannah parut heureuse. Ses yeux bril-laient d'un insouciant éclat. Sa taille parut tout à coup ronde, fine et bien cambrée ; même dans ses beaux cheveux ses roses blanches, coquettement posées, attirait les regards et les charmes.

L'absence avait duré deux ans ; mais qu'importait. Les mauvais jours étaient finis, le fiancé revenait.

Pierre et sa fille s'acheminèrent vers le port. Déjà les jetées étaient encombrées de monde. Armée de la longue-vue du vieux père qu'elle n'abandonna pas une minute, Johannah s'écria tout à coup : "Voici le navire ! Je le vois !" Ses mains trem-baient ; ses yeux voilés de larmes s'obscurenaient. O père, c'est bien la "jeune Héloïse" qui s'avance. Qu'elle estvelte et légère à fendre ainsi les flots ! Regarde, elle effleure à peine la vague. Sur le pont, des hommes s'agitent. Il sort deux, trois, dix... Réjois-toi, père ché-ri, du bonheur de ta fille. Nous allons être doux à l'entourer de soins, à travailler pour toi. Plus de ces longues nuits de pèche qui te fatiguent tant. Mon André sera là pour ramener les filets, car il finit son dernier grand voyage. Et moi, toute sère de lui, j'irai vendre au marché les poissons frémissants. Oh !... Le pavillon est en ber-ne, le pavillon noir ! Père, père, il y a un mort à bord. Peut-être le ca-pitaine, peut-être le vieux Michel, peut-être... Mais non, ce serait trop affreux. Dis-moi qu'André nous revient ; père, dis-moi que le voia, toi, dont les yeux accoutu-més à la mer ne se trompent pas à distance.

Le vieux père regarda le navire, puis sa fille, puis la foule anxieuse qui le voit : il est trop lointain, dit-il en tristement. Johannah pâlit. Une heure encore, elle attend... Puis le navire est au port. Le débar-quement commence. Des mères sont là, qui serrent leurs fils dans leurs bras tremblants ; des jeunes fem-mes montrent à l'époux si fidèle-ment attendus les enfants grandis et tout joyeux. Des jeunes filles rougissantes reçoivent au front le baiser de leur amoureux.

LE Premier feu.

Il y a maintenant de la bécée aux vitres tous les matins, une fine gelée blanche sur les arbres bas du verger, et, devant la grille, à l'heure où les enfants du pays partent pour l'école, on en-tend le petit claquement de leurs sabots aux pavés de la route ; les fruits sont cueillis, les oran-giers rentrés ; dans la cour, les feuilles rousses bondissent avec des allures d'oiseaux, et quand une porte s'ouvre, empuées par les dalles en tournant ; le chat erre dans tous les coins de la grande salle, frileux et désapprouvé, aux rayons d'un soleil pâle que le vent chasse et ramène.

La nuit tombe vite ; les so-laires sont longues. Derrière les vitres fortement closes, le cam-pagne que l'ouragan armente semble livrer aux combats des saisons. Au salon, les couver-tures languissent, le piano s'assoupit, ou dirait qu'on attend quelque chose. C'est la lumière qui manque, la chaleur, et surtout un horizon.

Mais voici qu'on allume le pre-mier feu. Entre les haute che-mées à profil de sphinx, les ar-mements pétillent sous les grandes bûches dont l'écorce est atteinte ; après un petit sifflement où le bois mort met sa dernière plainte et ce qui lui reste de sève, la flamme s'élançe droite et vi-vante, monte jusqu'à faite de la cheminée où des vides du dernier printemps, tirés de paille et de plume, s'embranchent vivement ; puis, d'un bond, elle fait le tour de la pièce pour reconnaître ses amis de l'an passé, se redresse dans le piano, les meubles, em-pourpre les rideaux cramoisis et, comme des yeux aimés, se rap-presse aux saillies des vieux cui-vres. Elle fardette partout : les figures des panneaux s'animent et lui sourient ; les fleurs de ta-pis, qu'elle éclaire et tédit, sem-blent penchées vers elle car leurs courtes tiges immobiles.

Bientôt, tous ceux que la mai-son assemble, grande et petite, sont réunis au foyer. Les enfants battent des mains avec une gran-de envie de danser, comme des petits sauvages devant la gloire du soleil. Des frêles d'ou elles grottement les absents cet été, les chaises se rapprochent du cercle de la cheminée ; près du fauteuil des vieux parents, on s'assied et l'on cause, il semble qu'aujourd'hui commence une année nou-velle. Peu à peu les mots s'es-pèrent, tous les regards sont fixés au feu : les gens graves en oublient leurs livres établis sur la table, la jeune fille la romance ouverte au piano, et baby les moutons qu'il faisait paître sur le velours du divan.

II

Le bois, dans ses enroulements d'écorce, ses enveloppes super-poées, se consume en gardant sa forme, meurt par fragments où l'on reconnaît l'arbre, et la mar-quette des branches, et la cogée des bûcherons : Pais c'est un éparpillement de tisons embrasés, le plus beau moment du feu. Tout éclaire et tout brûle ; des horizons différents, selon les yeux qui les désirent, s'élevaient et croient perpétuellement : ce sont des carrières de métaux dorés, profondes et lumineuses, des grottes sombres où tremble une étincelle, et des amas de cendres chaudes, légères et blanches comme autour d'un volcan éteint.

Il y a à des pays très très tout délatants de soleil, les lustres al-lument d'un bal, des colliers de diamants ruisselant et dénoués, le dragon des cendres de fées dont la bouche lançait des flammes ; il y a à tout ce qu'on peut y voir, et dans l'atmosphère paresseuse et tiède, l'esprit se plaît aux fan-taisies.

Bientôt, comme ces rondes jo-yeuses qui franchissent en dan-sant les feux de la Saint-Jean, tous les souvenirs, dans leurs costumes du temps passé, car les souvenirs les plus récents sont toujours habillés à l'ancienne mode, défilent au-dessus des flammes, l'un tenant l'autre, avec des sourires de triomphe.

III

Chaque année ainsi ils reveni-ent, aussi vifs et toujours plus nombreux, à la ronde intré-pide. Le feu les effleure sans les atteindre, sans qu'ils y laissent une rose de leurs cheveux ; et de quel saut rapide ils arrivent à nos regards ! Le temps de leur dire : "Je te reconnais." Il est disparu dans un tumulte de fines silhouettes. La soirée sera long-temps prolongée. Le vent n'est plus triste, puisqu'il avive la flamme ; la campagne doit sou-rire sous les vitres éclairées, et l'hiver, qui guette son jour d'ar-rivée des coteaux où il s'abrite, regarde comme des signaux les feux d'herbes rouges encore dans leurs cendres, au milieu de la plaine, et la fumée légère, dorée, heureuse qui monte du grand toit d'ardèche.

MME ALPHONSE DAUDET.